

L'avis de Mallarmé sur les œuvres de Rodenbach

Le Règne du Silence.

Paris, 15 avril [1891]

Mon cher ami

J'achève, empaumé. Je ne crois pas que jamais en partant déjà d'une subtilité, on ait plus loin et délicieusement filigrané l'analyse: comme parfois vous réincorporez tout d'une touche pleine et vibratoire. A part cette divination des appartements où, le plus humble, il devient princier du fait qu'y éclate le rêve, votre âme toujours donne cette haute impression de luxe *qu'elle a le temps*; soit, de ne pas perdre une spirale mais la déroulant à son tour, vers par vers qui sont et chuchotés et chantants. *Le Règne du Silence*, "poème" c'est vrai, je comprends; et, pour la première fois, le motif d'une œuvre se compose, et son mystérieux lien, presque de ce qui n'est pas dit, mais purement; plane, hante: C'est très beau et très Poe, cela.

Votre main Stéphane Mallarmé.

Pages.

[Paris] 7 juillet 1891. Mon cher Monsieur Mallarmé,

Dans ce Paris d'été si vide dont la solitude se double de la mienne, quelle bonne chance d'avoir eu à lire vos *Pages* que je vous remercie d'avoir songé à m'envoyer. Surprise, presque, de la nouveauté sous cet aspect et dans ce grand texte - périlleux, où les mots ont l'air d'être vus au microscope. Mais votre art est de ceux qu'on peut regarder ainsi. J'ai déjà eu la joie de dire tout haut ce qu'il me suggère. Et combien j'ai plus encore senti dans ce sens en relisant ici ces merveilleux poèmes en prose: les uns comme *Plainte d'automne* et *Frisson d'Hiver*; déjà avec une éternité tranquille de Musée; d'autres qu'on sent encore fortifiés de votre présence, que traverse l'ombre de votre geste, où l'on entend votre voix.

Toujours c'est une vive jouissance d'art! Et de nouveau vous m'avez communiqué, sous les espèces de tels mots magiques qui sont vôtres et où fut vraiment par vous transsubstantié l'Infini.

Croyez-moi à vous. Georges Rodenbach.

Un souvenir pour ces dames Mallarmé de nos deux parts.

Bruges-la-Morte.

Paris, 28 juin [1892]

Cher ami,

il faut cependant vous exprimer, mieux que dans une rencontre et par une poignée de mains, à quel point je considère *Bruges la Morte* comme une œuvre, Les silences et la mortelle transparence d'Ombre de cette cité à part. vous êtes, n'est-ce pas et c'est indiscuté, l'évocateur de ces charmes-là, j'apprécie en ce livre le poème, infini par soi mais littérairement un de ceux en prose les plus fièrement prolongés.

Votre histoire humaine si savante par instants s'évapore; et la cité en tant que le fantôme élargi continue, on reprend conscience aux personnages, cela avec une certitude subtile qui instaure un très ~ pur effet. Toute la tentative contemporaine de lecture " est de faire aboutir le poème au roman, le roman au poème, mais sans doute qu'on s'embarrasse de trop d'éléments, avec une juxtaposition moins exacte qu'ici: et sans votre magie. Vous avez un grand succès qui s'étend; et, en dehors du vers, où je vous aime, vous tenez là un art, avec maîtrise, Bruges n'y sera même plus pour rien.

Voilà qui me ravit; votre main, cher ami, affectueusement.

Stéphane Mallarmé.

Le Voyage dans les yeux.

Paris, Jeudi [1893] Mon cher Rodenbach

Il n'y a que vous pour tenter ces eaux-là y découvrant la merveille ou plutôt y installant votre transparente vision. Tout cela, furtif pour d'autres s'élargit en domaine nul et solitaire comme un lac, et vous y demeurez. Le *Voyage dans les Yeux*, puisque vous osez de cet éclair faire un titre et qu'il est vrai tout, du long-, à la lecture, ensuite, contient des vers qui sont vous jusqu'au scintillement. J'y trouve perpétuellement deux motifs de délectation: que comme par le passé vous disiez tout suffisamment bas mais; sans omettre une des subtilités de votre rêverie, pour montrer que rien ne vous trahit! aussi que par un jeu inverse vous évoquiez soudain avec mystère, d'un trait unique, vibrant, silencieux. Somme toute vous avez exprimé toujours et la quantité de blanc' laissée au lecteur est cependant vaste, c'est d'un art délicieux. La touche inattendue sur le clavier y fait tressaillir notre intimité constamment. Mon cher, tout ce qu'il y a de plus de la Poésie; et soyez content. Je le suis pour ma part: votre

Stéphane Mallarmé

Les Vies encloses.

Paris, Mars [1896] Rodenbach

Un miracle, ce livre: une symphonie, frisson à frisson pas même, de toute la pureté en jeu, quand une vision, vierge ou seulement lucide pour quelques rapports à tout survivant, se replie en soi - jamais poésie ne miroita, autant, d'absolu; mais, grâce à vos origines, vos habitudes, l'image demeure parmi cet évanouissement suprême, avec luxe, avec transparence. Les parties d'un poème, le même, ces *Vies encloses* pour la première fois ainsi, répercutent, avec une exactitude magique, les cas divers d'une analogie.

Quant au vers, cher ami, ce délice de toute minute, se succède-t-il assez fluide, avec un trait inné de chant, divinement, sans qu'on subisse aucune répétition de la mesure: ceci est inouï et glorifie à point l'alexandrin, rien d'autre n'étant plus nécessaire.

Tout cela fait, mon cher, une œuvre, employons les mots vrais, d'un génie presque unique.

Aussi votre main Stéphane Mallarmé.

Georges Rodenbach écrit Le Carillonneur à Knokke

A Knocke sur Mer par Bruges [Eté 1896]

Mon cher Maître et ami,

C'est ici, dans le doux village de mer, encore solitaire, que votre délicieux billet est venu nous trouver. Car je me suis rebellé contre l'idée d'aller à Aix qui était de Madame Rodenbach, me jugeant vraiment trop peu atteint, pour courir les risques d'une cure, par ce bénin rhumatisme qui me paraît une propriété commune et indivise de tous les passants d'aujourd'hui. Donc nous sommes partis ensemble et directement de Paris pour ce coin de Flandre habituel, où les tours de Bruges s'allongent presque jusqu'à nous.

Peu de monde encore, et c'est charmant. J'y travaille, dans une chambre de silence, qui ne s'ouvre pas, comme la vôtre, sur une grande tapisserie vivante - mais sur des dunes, horizon d'un tumulte figé, tourment apaisé, orage du cœur abouti à de sévères lignes monotones. Il faut peut-être des yeux du Nord pour aimer cela, des yeux qui aiment à refléter des choses déjà immobiles...

Ne les viendrez-vous pas voir, ces dunes? et nous aussi ? Ce serait si charmant, de débarquer ici avec la toute charmante Geneviève, en notre maisonnette où il y a place, et qui serait en fête de vous!

J'ai peur que la joie du Valvins nouveau ne vous retienne, les tapisseries claires, et tel fauteuil-bergère de votre goût sœur. Et non: quittez-les un moment, pour mieux les aimer. Et écrivez-nous pour nous dire cette bonne nouvelle à l'avance, afin que nous ayons de la joie plus longtemps.

En attendant, mille amitiés pour vous et ces dames Mallarmé, de la part de nous deux, et même de la part de Constantin.

Georges Rodenbach.